

## Esprit et Vie

### Un dialogue sur philosophie et littérature

Au microphone : Dr. Rudolf Kayser et Dr. Erich Weil.

#### Présentation

Cet échange entre Rudolf Kayser (1889-1964) et Érich Weil (1903-1977), tapé à la machine avec des annotations manuscrites de Weil, fut très vraisemblablement retransmis par la *Funkstunde* de Berlin (1932)<sup>1</sup>. À l'époque, la radio était encore un médium très récent que certains intellectuels comme W. Benjamin n'hésitaient pas à utiliser pour faire passer leurs idées.

Mais comme cet échange radiophonique est ici interrompu brusquement par un laconique « la conclusion manque », la prudence est de rigueur dans l'interprétation. L'échange doit donc être lu comme un document qui laisse parfois peu de prise à son lecteur. On se limitera à constater la difficile tentative de la part de Weil de faire entendre la voix de la raison dans un contexte défavorable de crise culturelle, un *Zeitgeist* libérant de plus en plus les forces irrationnelles.

Rudolf Kayser, né à Parchim, comme Weil, était historien de la littérature et écrivain. Il fut de 1922 à 1931 rédacteur en chef de l'importante revue politico-culturelle *Die Neue Rundschau* (Berlin, Fischer Verlag), qui défendait les idées démocratiques sous la République de Weimar. La revue, qui paraît encore aujourd'hui, avait été créée en 1890 et, au début, elle avait fait connaître le naturalisme (dont il est d'ailleurs fait mention dans l'échange). Une des premières publications de R. Kayser fut la nouvelle *Moses' Tod* (imprimée en 1924 dans la collection expressionniste *Der Jüngste Tag*, Leipzig, Kurt Wolff Verlag) ; la même année, Kayser fit paraître *Verkündigung. Anthologie junger Lyrik* (Munich, Roland-Verlag Dr. Albert Mundt), un recueil de poèmes expressionnistes (le mouvement expressionniste est également mentionné dans le débat). A cause de ses origines juives, R. Kayser dut émigrer : d'abord en Hollande en 1933, puis aux États-Unis où il enseigna dans les années 50 la littérature allemande et européenne à l'université de Brandeis (Massachusetts). Ajoutons que Kayser était particulièrement ouvert à la culture littéraire française.

Le débat montre que les deux auteurs sont respectivement bien informés sur la discipline de l'autre. R. Kayser, qui avait passé un doctorat sur *Armins und Brentanos Stellung zur Bühne* (Berlin, 1914), écrivit par la suite des biographies de Spinoza (*Spinozas Bildnis eines geistigen Helden*, Vienne-Leipzig, Phaidon-Verlag, 1932) et de Kant (*Kant*, Vienne-Leipzig, Phaidon-Verlag, 1935). Weil, quant à lui, outre des études de médecine et de philosophie, avait fait aussi des études de germanistique<sup>2</sup>. Cette réciprocité d'intérêts apporte parfois dans l'échange un élément de réflexivité pour chaque

---

<sup>1</sup> En effet, Erich Weil avait déjà travaillé pour cette radio. Le 16 octobre 1931, il y avait par exemple proposé une causerie sur « Hegel ». Weil avait donc bien conscience de l'efficacité de ce nouveau médium.

<sup>2</sup> Il avait ainsi suivi à Hambourg les cours de Robert Petsch (1875-1945), éditeur des œuvres de Goethe et à Berlin, de Julius Petersen (1878-1941), auteur d'un grand livre sur *Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik. Eine Einführung in die moderne Literaturwissenschaft*, Leipzig, 1926. L'Institut Éric Weil possède un exposé de l'étudiant Weil « Sur la théorie de la catharsis », fait à Berlin (1924-25) sous la direction de Petersen (cahier de 15 feuilles manuscrites et de 9 feuilles volantes).

branche du savoir. Mais on ne peut cependant nier un certain repliement de chacun sur sa propre discipline et parfois l'arrogance de l'une par rapport à l'autre : l'échange se fait alors vif, et plus d'un coup porté est rendu.

Ce débat autour des concepts d'Esprit et de Vie peut aujourd'hui donner l'impression d'être daté, en particulier pour un lecteur français peu informé des lettres allemandes (des noms comme ceux de Manfred Hausmann [1898-1986] ou Kurt Heuser [1905-1975] ne nous disent en effet plus grand-chose). Mais il ne l'était nullement au moment de sa diffusion puisqu'il y était question de l'évolution la plus récente de la littérature et de la philosophie d'alors en Allemagne, sans compter que pour Weil et Kayser Schiller et Goethe étaient encore des contemporains. Et maintenant ? Au-delà du thème choisi, *Geist* et *Leben*, très présent à l'époque et qui était d'inspiration philosophique, la confrontation reste actuelle, car ces deux (jeux de) langages que sont la littérature et la philosophie visent en fait à donner sens et intelligibilité à notre existence. Ce qui reste également intéressant est aussi le passage d'une discipline par l'autre, lequel permet une re-situation réciproque.

Esprit et vie : tels sont donc les termes en apparence inconciliables du débat. Avant d'entrer dans la matière même, il nous semble utile de jeter un coup d'œil très synthétique sur la période envisagée, riche en références. On mesurera ainsi l'importance prise par ce couple d'opposés dans la philosophie du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il suffit ici de renvoyer à certains de leurs représentants les plus connus : Nietzsche, Bergson, Dilthey, Simmel et Klages (tous mentionnés dans le débat).

Mais précisons tout de suite le sens d'un des termes du débat : celui de « vie », tel qu'on le rencontre dans « philosophie de la vie ». Concept dominant à l'époque, il vaut pour le ressenti immédiat comme pour tous les phénomènes de la vie en général (et de la vie de l'esprit en particulier). Mais qu'il soit là pour désigner thématiquement une époque, indiquer une méthode de recherche ou encore pour désigner le contenu principal d'une théorie, on retrouvera dans tous les cas les oppositions entre vie concrète et esprit abstrait, intuition et calcul, ou encore dynamisme créateur et succession mécanique. Un représentant idéal-typique de ce mouvement se prononcera alors pour la vie et contre l'esprit. Et son attention sera dirigée sur l'individu, son âme et son *bios*.

Dans notre contexte, c'est d'abord de Nietzsche qu'il faut partir. On s'attachera ici en priorité à son concept de « volonté de puissance » (*Wille zur Macht*), conçu comme le ressort intime du « mouvement de la vie » et sa potentialisation incessante. Mais un aspect sous lequel se manifeste aussi cette volonté de puissance est la « volonté de vérité » (*Wille zur Wahrheit*). Or, dans la mesure où cette dernière arrête le flux des perceptions pour nous faire accéder à cet ordre immuable de représentations stables que sont les concepts, elle devient besoin de certitude. Elle fige alors l'énergie nécessaire à la vie, et les certitudes ainsi objectivées entravent l'accroissement de la dynamique vitale.

La *Lebensphilosophie* de Wilhelm Dilthey (1833-1911) s'est ainsi dès le début opposée à une philosophie de la conscience ayant pour seul fondement la pensée par concepts. Cette philosophie devait donc partir du vécu (*Erleben*) comme étant le seul phénomène spirituel de la vie (*Leben*). Parallèlement en France, avec *L'Évolution créatrice* d'Henri Bergson (1907), c'est à une « métaphysique de la vie » qu'était revenu d'établir une claire séparation entre « vie » et « esprit », avec le privilège accordé à l'intuition comme méthode d'approche des phénomènes vitaux.

À la même époque, la philosophie connaît en Allemagne un élargissement : se développe par exemple toute une philosophie de la culture, en particulier avec Georg Simmel (1858-1918) dont

l'essai « Der Begriff und die Tragödie der Kultur » (1911)<sup>3</sup> reflète le tournant vitaliste qu'il venait de prendre. La vie est pour lui la « dernière instance », comme il l'écrit dans son essai « La philosophie d'Henri Bergson » (1914). L'esprit, à travers les œuvres qu'il crée, se coupe de la vie. La vie étant un flux créateur (*Fluß, Flut*) qui a sa fin et son sens en lui-même, Simmel constate une étrangeté de l'homme par rapport à ses réalisations culturelles, qui se solidifient. Aux yeux de son prédécesseur immédiat Dilthey, pour lequel l'herméneutique était précisément l'art de comprendre des expressions de vie durablement fixées, cette perte évidente de sens n'était cependant pas perçue comme tragique.

Jusqu'avant la Première Guerre mondiale dominait en Allemagne le néo-kantisme, cette école qui avait rendu Kant fertile pour les sciences de la nature en privilégiant la théorie de la connaissance. Or, l'un de ses représentants les plus éminents, H. Rickert (1863-1936), avait lancé un réquisitoire sévère contre la « mode » envahissante de la « philosophie de la vie » (de Bergson à Dilthey, en passant par Simmel). Il lui opposait une philosophie orientée « scientifiquement » et « discursivement », tendance à laquelle il est également fait allusion dans le débat.

N'en tenant aucun compte, le philosophe et psychologue Ludwig Klages (1872-1956), quant à lui, avait fait paraître en 1928 son livre *Der Geist als Widersacher der Seele* (*L'Esprit comme antagoniste de l'âme*) où l'idée principale se trouvait déjà indiquée dans le titre. Influencé par Nietzsche qui voyait dans l'esprit un élément hostile à la vie, Klages remplaçait le dualisme cartésien du corps et de l'âme par celui entre un « esprit » qui isole et ratiocine et une « âme » vivante, portée à s'exprimer.

Ajoutons encore que toute une littérature anthropologique contribuait en Allemagne à élargir également le champ philosophique des années 20. S'il avait par exemple cédé au goût existentiel et expressionniste de son époque, le biologiste, anthropologue et philosophe Helmuth Plessner (1892-1985) aurait pu intituler « Situation-limite du vivant » ou encore « Équilibre et excentricité » son livre *Die Stufen des Organischen und der Mensch. Einleitung in die philosophische Anthropologie* (*Les échelons de l'organisme et l'homme. Introduction à l'anthropologie philosophique* [1928]).

L'ouvrage fut malheureusement quelque peu éclipsé par la parution juste avant de *Die Stellung des Menschen im Kosmos* (*La situation de l'homme dans l'univers* [1928]) de Max Scheler (1874-1928), un admirateur de Bergson. En 1913 était parue *Zur Phänomenologie und Theorie der Sympathiegefühle und von Liebe und Hass* (*Phénoménologie des sentiments sympathiques*), refondue en 1923 en *Wesen und Formen der Sympathie* (*L'Essence et les formes de la sympathie*). La mort le surprit alors qu'il venait d'achever la première partie de son système, *L'Anthropologie*, et dont on trouve l'ébauche dans son opuscule de 1927, auquel Weil fait allusion à la fin. C'est dans ce contexte de la toute récente philosophie que Weil mentionne aussi Heidegger. La crise que subissait la culture à l'époque avait encouragé ce dernier à vouloir refonder la philosophie et à s'attaquer à la tradition académique incarnée par Cassirer, qu'il affronta à Davos en 1929. Contre un néokantisme abstrait qui, depuis les années de guerre, avait commencé à s'effriter, mais que Cassirer représentait encore brillamment à cette époque, Heidegger pensait qu'il fallait tenir compte beaucoup plus de nos expériences

<sup>3</sup> Georg Simmel, *La Tragédie de la culture et autres essais*, traduction de Sabine Cornille et Philippe Iverne, Paris, Rivages, 1988.

<sup>4</sup> Heinrich Rickert, *Die Philosophie des Lebens. Darstellung und Kritik der philosophischen Modeströmungen*, Tübingen, 1920.

personnelles – c'est la notion d'*Erfahrung* –, de nos soucis et angoisses. La « vie » devenait ainsi un concept existentiel, restant opposé à celui d'esprit.

Enfin, ce n'est assurément pas un hasard si, dans notre document, apparaît sous la plume de Weil le nom de Cassirer. C'est que la problématique « Esprit et Vie » lui était également chère. En effet Cassirer, après avoir ouvert le néokantisme à une théorie de la culture et achevé les trois volumes de *Philosophie der symbolischen Formen* (*La Philosophie des formes symboliques*) avait pensé devoir encore réagir aux idées vitalistes, anthropologiques et existentielles que nous venons de rappeler. En fait foi la fin de la *Préface* (juillet 1929) au tome III :

« Le plan primitif de ce livre prévoyait un chapitre particulier de conclusion où devait être exposé en détail [...] le rapport que l'idée maîtresse de *La Philosophie des formes symboliques* entretient avec l'ensemble des travaux de la philosophie actuelle. Si j'ai finalement renoncé à ce chapitre, cela n'a été que pour empêcher une nouvelle extension du présent volume [...]. Je ne compte cependant pas renoncer à cette discussion comme telle, car je n'ai jamais jugé profitable l'usage [...] d'installer ses propres pensées pour ainsi dire dans le vide, sans s'interroger sur leur relation et leur liaison avec tout le travail de la philosophie scientifique. La partie critique qui devait initialement clore ce tome sera donc réservée à une publication ultérieure, que j'espère pouvoir présenter prochainement sous le titre : *Vie et esprit, pour une critique de la philosophie actuelle* ».<sup>5</sup>

Cassirer n'a, de son vivant, pas tenu la promesse d'une telle monographie. Mais l'année suivante, il publia un article, au titre légèrement différent, « « Geist » und « Leben » in der Philosophie der Gegenwart »<sup>6</sup>. Il y traitait avant tout de l'anthropologie de Scheler. Mais cette incomplétude ne signifiait cependant pas qu'il se soit par la suite désintéressé de son projet. On trouve en effet beaucoup de matériaux sur le thème « Esprit et Vie » dans ses écrits posthumes et en particulier un manuscrit de 290 pages où il traite de Scheler, Simmel, Plessner et Heidegger (autant d'auteurs que Weil mentionne, à l'exception toutefois de Plessner). Or, cet ensemble, qui a été présenté par J. M. Werle<sup>7</sup>, correspond au plus près à ce qui avait été annoncé à la fin de la *Préface* de 1929. Deux chapitres en structurent l'ensemble : « I : Esprit et vie », qui se veut une application des présupposés de Cassirer à la problématique de la philosophie de la vie et une critique de la solution qu'elle apporte et : « II : le problème du symbole comme problème fondamental de l'anthropologie philosophique », qui montre les limites des anthropologies naturalistes (Darwin, Uexküll) et irrationnelle (Bergson). Sur la base des trois volumes de sa *Philosophie des formes symboliques*, ce long chapitre propose une solution aux questions fondamentales de l'« anthropologie philosophique ».

Le fait que Weil à cette époque soit encore très proche de Cassirer – il venait de passer son doctorat sous sa direction – et la circonstance voulant que l'article susmentionné de Cassirer soit précisément paru dans la revue de Kayser, *Die Neue Rundschau*, font que le thème « Esprit et Vie » a

<sup>5</sup> Ernst Cassirer, *La Philosophie des formes symboliques. 3. La phénoménologie de la connaissance*, Paris, Les éditions de minuit, traduit de l'allemand par Claude Fronty, 1972, pp. 10-11.

<sup>6</sup> Dans *Die neue Rundschau*, 41, n° 1, 1930, pp. 244-264.

<sup>7</sup> Josef Maria Werle, « Ernst Cassirers nachgelassene Aufzeichnungen über « Leben » und « Geist » – zur Kritik der Philosophie der Gegenwart », in H. J. Braun, H. Holzhey, E. W. Orth, *Über Cassirers Philosophie der symbolischen Formen*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1988, pp. 274-289.

dû s'imposer de lui-même pour le débat. Ce qui était donc partir d'un *problème*, et non pas d'œuvres. Mais c'était un problème que rencontrait également la littérature.

---

Traduction<sup>8</sup>

Kayser:<sup>9</sup> Nous nous sommes souvent<sup>10</sup> entretenus sur une série de questions qui se trouvent sûrement au centre de ce qu'on appelle la crise de la culture et dont on parle<sup>11</sup> de nos jours si souvent et, malheureusement, la plupart du temps de façon très superficielle<sup>12</sup>. Je crois qu'il s'agit là de questions concernant tout être humain qui a des intérêts spirituels, qui vit donc pour d'autres choses encore que pour les petits soucis et les petites joies de la vie quotidienne. Je crois qu'on peut dire de façon tout à fait générale : esprit et vie, leurs rapports et enrichissements réciproques sont les forces qui créent une culture. Le grand risque aujourd'hui est que ces deux forces s'écartent l'une de l'autre<sup>13</sup>. Je partirai ici de la littérature puisque, en fin de compte, c'est en elle que je vis et

---

<sup>8</sup> Notre traduction est accompagnée de deux sortes de notes en bas de page : des notes d'apparat critique (comme pour la version allemande) et des notes d'explication, d'information ou de commentaire. On peut distinguer deux types d'écriture : celle de Weil, plus fine, est relativement facile à identifier. Bien que nous ne puissions pas totalement exclure que l'autre soit d'un rédacteur, nous partons du principe qu'est celle de Kayser.

<sup>9</sup> Devant le « Nous » se trouve écrit à la main par Kayser : « Terme d'adresse! », qui vise l'interlocuteur Weil.

<sup>10</sup> Au-dessus de « souvent » se trouve un chapeau sur la pointe duquel on peut lire écrit à la main par Kayser : « pas intéressant ».

<sup>11</sup> Sur la marge à gauche, on peut lire cette remarque de Kayser : « commencer autrement ».

Vraisemblablement à la suite d'E. R. Curtius qui venait de déplorer en 1932 une crise culturelle en Allemagne concernant l'esprit (Ernst Robert Curtius, *Deutscher Geist in Gefahr*, Stuttgart/Berlin, 1932), Kayser évoque dès le début cette crise. G. Gurwitsch avait, pour sa part, souligné le changement d'atmosphère intellectuelle ayant débouché en Allemagne sur une crise tant de la culture allemande dans les premières années de l'après-guerre que de la théorie (Georg Gurwitsch, *Les tendances actuelles de la philosophie allemande : E. Husserl, M. Scheler, E. Lask, N. Hartmann, M. Heidegger*, Paris, Vrin, 1930). Crise dont Simmel avait déjà pointé le premier aspect dans « Die Krisis der Kultur », 1916. Il conviendrait encore d'ajouter ce titre : *Die geistige Situation der Zeit (La situation spirituelle de l'époque [1931])* de Karl Jaspers.

<sup>12</sup> « de façon très superficielle » est surmonté d'un chapeau sur la pointe duquel on peut lire écrit à la main par Kayser : « mais à quel point! ».

<sup>13</sup> La phrase qui suit, précédée d'une virgule, a été barrée à la main par Kayser et pourvue en marge d'un point d'interrogation : « , qu'ainsi l'esprit se détourne de la vie, donc de l'être humain au sein d'une certaine situation historique, et qu'à l'inverse dans la vie, donc dans les événements, les expériences vécues et les états de l'époque se perde de plus en plus la conscience d'une réalité spirituelle dominant tout ».

travaille. Là, il est très manifeste que s'opère de plus en plus<sup>14</sup> un détachement vis-à-vis de problèmes spirituels et d'expériences vécues, qui relèvent précisément de la philosophie. Le philosophe espagnol José Ortega y Gasset a dit un jour sans ambages : « Pour un être humain de la toute nouvelle génération, l'art est dépourvu de signification transcendante »<sup>15</sup>. Il voulait dire par là que l'art ne doit plus être mis en rapport avec des mouvements religieux et philosophiques, supra-matériels donc, mais plutôt avec le sport, les jeux et les forces de la vie quotidienne.<sup>16</sup> Cette constatation est sans aucun doute juste et ne peut être plus vraie pour aucun autre art que celui de la littérature. Mais avec pour conséquence que les noces qu'avaient célébrées création littéraire et philosophie justement aux époques classiques sont par-là annulées. Il nous suffit de penser ici à Schiller et Kant. C'est assurément la philosophie qui est avant tout responsable de cette situation; elle est devenue un domaine stérile pour les jeunes talents artistiques, un monde de concepts vides, exsangue.

Weil : <sup>17</sup>Ce genre de reproches adressés à la philosophie n'est pas, on le sait, précisément nouveau, mais ceux-ci reposent pour une bonne part sur une mécompréhension ou une ignorance de la philosophie actuelle. Je concède volontiers que l'image présente offerte par la philosophie n'est pas vraiment très homogène. Les raisons sont de nature historique et sont à chercher dans l'évolution intellectuelle du XIX<sup>e</sup> siècle. La domination des sciences de la nature et de la technique dans ce siècle exigeait que la philosophie recoure également à une semblable exactitude dans les méthodes de recherche. On croyait ainsi que la tâche principale de la philosophie était de légitimer les sciences exactes, conception qui en partie aussi<sup>18</sup> était sûrement un mouvement dirigé contre la philosophie du pur esprit de l'école hégélienne. Mais de nos jours, cela est à nouveau déjà totalement dépassé. On sent qu'un penser orienté purement selon les sciences de la nature ou en fait guidé seulement<sup>19</sup>

<sup>14</sup> Le « toujours » précédant « plus » a été barré à la main par Kayser.

<sup>15</sup> La citation se trouve dans un article du 8 décembre 1928, intitulé « El Tema de nuestro Tiempo/Die Aufgabe unserer Zeit », *Schweizerische Bauzeitung*, vol. 92, n<sup>o</sup> 23, pp. 294-295. Ortega y Gasset (1883-1955) peut être considéré comme un philosophe proche de la philosophie de la vie.

<sup>16</sup> Le fait que Gasset prenne le jeu (et tout ce qui est afférent) au sérieux est dirigé contre l'une des tendances de la philosophie à l'époque, celle de la scientification : il s'agit en effet de soustraire la vie à l'emprise de la méthodologisation, diagnostic que partage Weil dans sa réponse à Kayser, mais en en donnant les raisons. Redonner la priorité au corps, c'était le faire sortir d'un long purgatoire fondé sur la dichotomie entre l'esprit et le corps.

<sup>17</sup> Devant « Ce genre de », Kayser a écrit à la main : « Qu'entendre par esprit ? Il faudrait d'abord élucider ce conc[ept] de vie. Pas = vie quotidienne ».

<sup>18</sup> « représentait une réaction à un spiritualisme exagéré, comme par exemple dans la philosophie de Hegel » a été barré pour laisser place à la phrase modifiée à la main par Weil.

<sup>19</sup> « en fait, seulement » a été ajouté à la main par Weil à même le texte.

par des méthodes n'approche pas de ce que vivent à vrai dire les gens<sup>20</sup>.<sup>21</sup> À plus d'un égard, la nouvelle philosophie se détourne du passé avec détermination, si bien qu'on serait précisément tenté de parler d'une révolution philosophique<sup>22</sup>. C'est ainsi que, vu de l'extérieur, la philosophie offre l'image d'une grande confusion, mais cette confusion n'existe qu'en apparence car, précisément depuis que Nietzsche<sup>23</sup> a contraint la philosophie à un réexamen de ses problèmes comme de ses méthodes, son penser vise effectivement à se rapprocher de l'être humain<sup>24</sup> et à considérer les problèmes de l'esprit à partir de la vie de l'être humain et de la situation historique de l'homme.

Kayser : Cette évolution de la philosophie m'est également<sup>25</sup> connue<sup>26</sup>. Or, l'évolution de l'histoire littéraire est sans aucun doute semblable, et philosophie comme création littéraire font cause commune dans leur refus d'un esprit pur trônant au-dessus des nuages et ne s'occupant pas de notre vécu ni de nos expériences personnelles. Mais l'évolution philosophique ne peut pourtant pas être tout à fait telle que tu la présentes. Sinon, il ne serait que trop naturel que les poètes et les écrivains

<sup>20</sup> Allusion très probable aux formes les plus rigoureuses du néo-kantisme en la personne de Rickert (déjà mentionné dans notre Présentation) et de l'Autrichien Aloys Riehl (1844-1924), pour lequel la philosophie doit se refuser à offrir une conception du monde et se réduire à une pure épistémologie ou à une méthodologie des sciences particulières (cf. *Der philosophische Kritizismus und seine Bedeutung für die positive Wissenschaft. Geschichte und System*, 3 vol., Leipzig, 1876-1887).

<sup>21</sup> Un « Ainsi » débutait à l'origine la phrase. Correction de Weil.

<sup>22</sup> Un astérisque renvoie à la marge à gauche où l'on peut lire écrit à la main par Weil : « Phénoménologie : retour aux choses. À côté : Dilthey, Bergson, Klages, ? [sic], Cassirer, Simmel ».

Pour nous limiter à Simmel, on pensera ici exemplairement à Adorno qui reconnaissait le caractère novateur de son approche phénoménologique en lui rendant justice d'avoir été le premier à « effectuer ce retour de la philosophie vers des objets concrets, qui demeura canonique pour tous ceux qui ne trouvaient guère plaisant le cliquetis mécanique de la critique épistémologique ou de la *Geistesgeschichte* » (Theodor W. Adorno, « L'Anse, le pichet et la première rencontre », in *Notes sur la littérature*, trad. S. Müller, Paris, Flammarion, 1984, p. 387).

<sup>23</sup> La version originale, barrée à la main par Weil, disait : « [Nietzsche], ce terrible ouragan dans notre vie intellectuelle ».

<sup>24</sup> À partir de là, Weil avait écrit à l'origine, puis l'a barré : « à se rapprocher de plus en plus des hommes et à considérer les problèmes de l'esprit à partir de la vie de l'être humain et de sa situation historique ».

<sup>25</sup> « également » a été ajouté à la main à même le texte et « bien » devant « connue » a été supprimé. Correction de Weil.

<sup>26</sup> La phrase suivante a été barrée par Kayser : « Elle me semble être plus l'achèvement d'une période qui a commencé avec la Renaissance et qui s'est orientée en philosophie uniquement d'après l'esprit, donc d'après la raison, la conscience, la science objective et qui se tourne plus vers des domaines non rationnels de notre existence humaine comme les sentiments, les instincts, les pulsions. Il nous suffit ici seulement de penser à des noms comme ceux de Bergson, Dilthey, Klages et, pour ce qui est du domaine de la psychologie des profondeurs, à celui de Freud ».

de notre époque s'occupent pareillement de philosophie, comme c'était encore le cas à l'époque où je faisais mes études. Et cela ne date vraiment pas de si longtemps. Pourtant, la situation est aujourd'hui tout autre : on va même jusqu'à refuser totalement philosophie et sciences<sup>27</sup>, à les ressentir comme pure abstraction et spéculation n'ayant rien à voir avec la vie. Et la vie constitue presque partout le sens supérieur et la valeur la plus élevée de la création dans la littérature la plus récente

Weil :<sup>29</sup> Cette hostilité, dès lors où elle est dirigée contre la philosophie, me semble tout à fait illégitime<sup>30</sup>, et nullement nécessaire. Je ne puis que répéter ce que tu m'as en fait concédé, à savoir que la philosophie<sup>31</sup> précisément dans sa récente évolution veut se rapprocher de la vie. Finalement, comme on le sait<sup>32</sup>, la vie est cependant bien autre chose que de pures expériences matérielles, machine, auto, grande ville, crimes<sup>34</sup>, tout autre chose donc que ces manquements au code civil qui livrent de nos jours les matériaux pour de nombreuses<sup>35</sup> pièces de théâtre<sup>36</sup>. Une telle conception de la vie est cependant beaucoup trop extérieure et superficielle pour pouvoir vraiment déboucher sur des créations en littérature. Et c'est précisément la raison pour laquelle une alliance entre la nouvelle littérature et la nouvelle philosophie serait de toute nécessité<sup>37</sup>. Il me semble que ce refus et que

<sup>27</sup> En face de cette phrase, on peut lire dans la marge gauche cette remarque de Kayser : « preuves ».

<sup>28</sup> Juste après, écrit à la main par Kayser, on peut lire : « Pas de manifestes, mais cela s'exprime : Hauser ». Nous n'avons pu identifier ce « Hauser » ni comprendre le sens de cet ajout.

<sup>29</sup> Devant « Cette » se retrouve écrit à la main par Kayser : « Terme d'adresse! ».

<sup>30</sup> À l'origine, on pouvait lire : « incompréhensible ». Correction manuscrite de Weil.

<sup>31</sup> Un « c'est connu » qui suivait « philosophie » a été barré à la main par Weil.

<sup>32</sup> « comme on le sait » a été tapé à la machine au-dessus d'un « cependant » qui vient tout de suite après.

<sup>33</sup> Autant de produits que Simmel rangeait du côté de l'esprit objectif : ce sont en effet des formations d'un esprit supra-personnel.

<sup>34</sup> « crimes » a été légèrement souligné pour que lui corresponde en marge, à gauche, un « supra ». Correction de Kayser.

<sup>35</sup> « la plupart des » a été barré par Kayser pour être remplacé par « de nombreuses ».

<sup>36</sup> Weil pense ici à ce qu'on appelait à l'époque des *Zeitstücke* (« pièces d'actualité »). En voici deux exemples parmi les plus connus : Alfred Wolfenstein, *Mörder und Träumer. Drei Szenische Dichtungen*, Berlin, Verlag Die Schmiede, 1923, et Ferdinand Bruckner, *Die Verbrecher, Schauspiel in drei Akten*, Berlin, Samuel Fischer Verlag, 1928. Ce genre théâtral à part entière était un moyen de faire réfléchir les gens sur les notions de crime, de justice et de peine de mort. Le jugement négatif émis juste après par Weil pointe sûrement le genre « écrit de circonstances » dont relèvent ces pièces.

<sup>37</sup> « de toute nécessité » a été souligné à la main. Sur la marge gauche correspondante, on peut lire sous la plume de Kayser : « Mais cela ne peut pas être décrété ».

cette mécompréhension vis-à-vis de la philosophie sont une preuve d'incapacité de la littérature qui paraît perdre toujours plus en sérieux et profondeur – du moins à mon humble avis.

Kayser : <sup>38</sup>Tu as précédemment<sup>39</sup> expliqué la nouvelle situation philosophique, et ce, en partant de l'évolution historique. Mais<sup>40</sup> on doit aussi saisir la situation littéraire d'aujourd'hui à partir du passé. Nous avons une littérature – je pense à la période entre le naturalisme et l'expressionnisme<sup>41</sup> – qui s'est détournée consciemment du présent matériel et qui a voulu, dans le même sens, être pure création littéraire comme par exemple la philosophie a voulu devenir pur esprit<sup>42</sup>. Dans l'expressionnisme, dont les idées étaient certainement plus importantes que les œuvres (aujourd'hui, on n'est pas toujours juste envers ce mouvement), le pouvoir originel des sentiments et du vécu s'est alors de nouveau fait jour. Je peux très bien m'imaginer que dans une progression linéaire ce sentiment créateur se serait imprégné des problèmes éternels de l'esprit et qu'ainsi serait née une littérature dominée par l'esprit et la vie. Mais cette évolution a été interrompue par les bouleversements et les désordres extrêmes qu'a apportés l'histoire universelle. La guerre, les événements révolutionnaires, le processus de transformation sociale dans lequel nous nous trouvons ont donné à la vie une supériorité qui ne permet plus à l'homme de lettres de configurer son vécu<sup>43</sup> spirituel. Nous devons être en effet bien conscients de ce que pour l'homme de lettres – à la différence du philosophe – l'esprit est toujours vécu et configuré individuellement. Mais la supériorité du monde extérieur a fait que l'individu peu importe qu'il soit un homme de lettres ou un homme ordinaire, perde en importance face à la masse ou au collectif, comme on dit le plus

<sup>38</sup> Devant le « Tu » se trouve à nouveau écrit à la main par Kayser : « Terme d'adresse! ».

<sup>39</sup> « précédemment » a remplacé à même le texte « d'abord ». Correction de Kayser.

<sup>40</sup> Le « mais » a été ajouté à la main à même le texte par Kayser.

<sup>41</sup> Dans la marge, on trouve à côté de « naturalisme et expressionnisme », cet ajout de Kayser : « Ex[emples] ». Kayser était un bon connaisseur du naturalisme français, qui s'est exporté en suite en Allemagne. Quant au terme d' « expressionnisme », il était apparu en 1911 sous la plume de Kurt Hiller dans la revue *Der Sturm* pour désigner le nouveau mouvement en peinture. Il allait rapidement s'étendre à la littérature. Mais avant que le mot ne fût inventé, des œuvres de littérature étaient déjà allées en ce sens à partir de 1905 environ.

<sup>42</sup> R. Kayser pense ici au poète Stefan George (1869-1933) qui, sous l'influence du symbolisme de Mallarmé, avait rejeté le naturalisme pour rendre à la poésie sa dignité et sa pureté sacerdotales et exclure tout ce qui était trop personnel et vécu.

<sup>43</sup> « vécu » a été souligné à la main par Kayser pour renvoyer en marge à : « Paul Ernst, Carossa ». Paul Ernst (1866-1933), théoricien et dramaturge, venait de publier une épopée *Der Heiland* (= « Le Sauveur », 1930) qui par son trop de matière rendait impossible la maîtrise de la forme. Quant à Hans Carossa (1878-1956), il est sûr qu'il a vécu la guerre comme un bouleversement. En témoigne son *Rumänisches Tagebuch* (= « Journal de Roumanie », 1924).

souvent, qui est à la fois sujet et objet<sup>44</sup> de la vie présente. C'est ainsi que la littérature a changé de visage et, pour ces raisons, il nous est relativement égal, à nous les écrivains<sup>45</sup>, que vous les philosophes méditez désormais sur les problèmes de la vie et de l'existence, et non plus sur des problèmes de théorie de la connaissance. En tout cas, vos productions ont bien quelque chose de tout à fait étranger à la réalité. Vous élucubrez<sup>46</sup>, vous théorisez et ce n'est pas ainsi que vous en viendrez à configurer artistiquement<sup>47</sup> la vie, qui est justement de nos jours tout à la fois si brûlante, si intéressante, si douloureuse et excitante.

Weil : Mais tu ne peux pas attribuer à la philosophie les mêmes tâches qu'à l'art ou à la littérature. La philosophie, tu le sais bien, ne veut en aucun cas configurer la vie au sens où le fait l'artiste, mais elle ne veut pas non plus théoriser sur elle, elle veut au contraire – en un mot – comprendre<sup>48</sup> la vie.

Kayser : Cela, je ne le comprends pas entièrement, qu'est-ce que cela veut dire : comprendre ? En quoi consiste la différence entre théoriser et comprendre<sup>49</sup> ? Quand je lis des philosophes, je peux sûrement apprendre d'eux bien des choses, mais si nous voulons aujourd'hui, en partant de tous les domaines, nous porter plus vers la vie que vers l'esprit, je me demande où se trouve donc la vie dans la philosophie, dans la nouvelle comme dans l'ancienne ? Quels que soient les changements qu'ont subis les modes philosophiques ces derniers siècles, la divinité de la philosophie est bien toujours l'entendement abstrait<sup>50</sup> et ce, même quand elle se retourne contre lui. Pour chaque philosophie vaut jusqu'à aujourd'hui la définition de Descartes, *cogito ergo sum*, je pense, donc je suis. Cette définition est irrecevable pour tout homme doué artistiquement. Nous pensons le contraire : nous sommes parce que nous vivons les choses, parce que nous accumulons des expériences, parce que

<sup>44</sup> « sujet et objet » ont été soulignés à la main pour renvoyer en marge à gauche à un point d'interrogation et un point d'exclamation.

<sup>45</sup> *Stendhal, oder das Leben eines Egotisten* (Berlin, 1928) avait été le premier ouvrage biographique de R. Kayser. Sous le pseudonyme d'Anton Reiser, il avait ensuite publié en anglais une biographie de son beau-père, *Albert Einstein* (1930). Nous avons par ailleurs mentionné qu'il avait écrit également des biographies de Spinoza et de Kant. Dans notre contexte, on relèvera donc que quatre de ses œuvres littéraires sont des *vitae*.

<sup>46</sup> Kayser a ici inventé ici le verbe « spintisieren » (à partir de « spinnen », familier [= « être cinglé, dire des bêtises »]).

<sup>47</sup> Ici, Weil renvoie dans la marge à gauche à « artistique ! », qui se rapporte en allemand au substantif « Gestaltung » (= « configuration »).

<sup>48</sup> Kayser a barré « begreifen » (= « saisir ») et l'a remplacé par « verstehen » (= « comprendre [le sens] »).

<sup>49</sup> L'objection n'est peut-être pas si brutale qu'elle en a l'air : Kayser semble dire que le concept de compréhension en tant que fondement est trop large et qu'il est déjà imprégné de réflexions théoriques.

<sup>50</sup> « toujours » et « l'entendement abstrait » sont soulignés. En marge à gauche leur correspond cette exclamation de Kayser : « Hegel ! ». Il a ajouté juste en dessous un « Oh ! ».

nous voyons toujours avec des yeux curieux la nature et les êtres humains et que nous les vivons comme des miracles sur lesquels nous réfléchissons seulement après coup avec notre entendement objectif.

Weil : Certes, la vieille définition de Descartes caractérise l'éternelle attitude fondamentale de la philosophie<sup>51</sup>. Je pourrais te concéder<sup>52</sup> que cette attitude fondamentale est unilatérale, mais celle de la littérature, telle que tu viens de la décrire, est tout autant unilatérale. Si l'homme artistique a le désir de configurer ses expériences internes et externes, comme nous aimons le dire, l'homme cultivé, intellectuel a à coup sûr exactement tout autant le désir de se rendre compte à soi-même de ses différentes expériences vécues. Et<sup>53</sup> se rendre raison à soi-même, c'est depuis Platon la définition de la philosophie<sup>54</sup>.<sup>55</sup> Et ce qui se rend raison à soi-même, nous l'appelons esprit. Il est l'<sup>56</sup>organe qui contrôle nos expériences vécues, et c'est la raison pour laquelle sa question fondamentale est celle des critères.

Kayser : Et pour cela, il vous faut inventer des concepts, ériger aujourd'hui un nouveau système afin qu'il soit demain réfuté ? Pour cela, il vous faut couper les théories en quatre, comme le fait plus ou moins chaque ouvrage de philosophie ? Vous inventez des critères pour mesurer notre misère, qui grandit de jour en jour, notre misère spirituelle, notre misère intellectuelle, notre misère sociale.<sup>57</sup>

<sup>51</sup> Un astérisque renvoie dans la marge à gauche à cette remarque de Weil difficilement compréhensible : « [illisible] être : la philos[ophie] comprend avec la raison, mais pas qu'avec la raison : « Je ressens, donc je suis ». Une formule de philos[ophie], mais : *cogito*, donc « je comprends » sa position là-dessus ».

<sup>52</sup> « Je pourrais te concéder » a remplacé à la main, au-dessus « Je te concède volontiers ». Correction de Weil.

<sup>53</sup> Le « et » a remplacé un « mais ». Correction de Weil.

<sup>54</sup> L'expression grecque correspondante pour « rendre raison » est : λόγον διδόναι. On trouve par exemple l'expression dans *La République*, 534 b, où est définie la tâche de la plus haute science, la dialectique, qui est de rendre raison de l'être de chaque étant. D'après le précieux témoignage de Jean-Paul Dumont, Weil insistait toujours, dans son enseignement, sur cet aspect : « Le projet de Platon, me disait Éric Weil, tient en une seule formule : λόγον διδόναι », Jean-Paul Dumont, « Protreptique et initiation à la philosophie antique (Entretien avec Éric Weil) », in *Cahiers Éric Weil, Éric Weil et la pensée antique*, Lille, PUL, 1989, p. 44.

<sup>55</sup> A l'origine se trouvait un « mais ». Correction de Weil.

<sup>56</sup> Au début, Weil avait écrit « un ».

<sup>57</sup> Suivait cette phrase qui a été barrée par Kayser : « Entre temps, nous pouvons disparaître et c'en est fait du dernier reste d'idéalisme ». Et Kayser a ajouté à la main juste en dessous : « Et que fait le romancier là-contre... ».

L'insistance sur la misère fait ici écho au cri lancé par le dramaturge autrichien et historien de la littérature Hermann Bahr (1863-1934) dans son livre *Expressionismus* (Munich, Delphin-Verlag, 1916, chapitre 14): « Niemals war eine Zeit von solchem Entsetzen geschüttelt, von solchem Todesgrauen [...]. Da schreit die Not auf:

Weil : Nous voici à vrai dire parvenus à l'essentiel.<sup>58</sup> Ces reproches prouvent seulement que le poète a la tâche plus aisée que le penseur. Souviens-toi de ces paroles du *Tasso* de Goethe :

« Et si l'homme dans ses tourments reste muet/moi, les dieux m'ont donné de dire ma souffrance »<sup>59</sup>

Alors que pour le philosophe valent au contraire les paroles d'*Antonio* dans la création poétique de Goethe :

« Et s'il te semble que plus rien ne t'est resté/mesure-toi aux autres, connais ce que tu es »<sup>60</sup>.

Cet acte consistant à connaître et à comparer exige des critères. Nous en avons besoin pour tous nos questionnements, tout comme pour les vieilles questions religieuses : d'où je viens ? où je vais ? Comme aussi pour la question de la vie humaine dans une situation historique précise<sup>61</sup>. Toute création littéraire a aussi ses critères : elle a un concept de monde, elle est morale (!), mais elle ne réfléchit pas ; l'homme vivant réfléchit, comme le personnage dans une pièce, et l'homme sur elle. Notre penser exige que nous considérons nos contenus d'expérience vécue, c'est-à-dire que nous

---

der Mensch schreit nach seiner Seele, die ganze Zeit wird ein einziger Notschrei. Auch die Kunst schreit mit, in die tiefe Finsternis hinein, sie schreit um Hilfe, sie schreit nach dem Geist: das ist Expressionismus » (= « Jamais une époque n'a été secouée à ce point par un tel effroi, une telle hantise de la mort [...]. La misère crie : l'homme appelle son âme en criant, toute l'époque n'est plus qu'un cri de misère. L'art aussi crie, s'enfonçant dans les ténèbres, il crie à l'aide, il crie après l'esprit; tel est l'expressionnisme »). L'écho fait ici à cette définition permet de souligner que sur le tard *Kaiser* était encore parfois proche du mouvement expressionniste.

Au revers de ce feuillet se trouve un passage de Weil écrit à la main : « On ne peut jamais comprendre le particulier uniquement à partir de lui-même parce qu'il n'est en fait pas déterminé à partir de lui seul. Nos décisions ainsi que nos questions de goût et de morale, nos jugements de vérité ne sont compréhensibles que s'ils se ramènent à un tout. On ne comprend l'individu que si l'on comprend la culture dans laquelle il vit et cette compréhension est du reste la tâche de l'entendement. À quel point se recourent dans chaque décision savoir, vécu mythique, intuition artistique, sentiment éthique de responsabilité, engagements de la foi, je ne puis le pressentir que si je sais ce que signifie en soi chacune de ces forces supra-personnelles, qui en fin de compte forment la personnalité. On se demandera alors – et l'on peut se le demander – comment tout cela se combine en l'individu, quelles sont ses expériences vécues fondamentales, à partir d'où il fixe le sens de sa vie, ce que représentent les possibilités de l'existence humaine et où se trouvent leurs limites. Je ne crois pas que l'on puisse nommer étrangère à la vie une telle philosophie ».

<sup>58</sup> Weil a supprimé la phrase qui précédait : « Mais je dois te rendre le coup porté et dire que précisément ces [reproches] ».

<sup>59</sup> Ces vers sont extraits de l'acte V, scène V, de la pièce en cinq actes *Torquato Tasso* (1790), in Goethe, *Théâtre complet*, édition établie par Pierre Grappin, Paris, Gallimard, 1988, p. 3. Le sens est que grâce aux ressources de son art le poète est capable de donner forme à sa douleur dans une œuvre.

<sup>60</sup> *Ibid.* p. 773.

<sup>61</sup> Un astérisque renvoie là à la phrase suivante : « Toute création [...] pièce », écrite par Weil en haut du feuillet pour être intercalée à cet endroit après « précise ».

examinions par quoi ils sont <sup>62</sup>formés. Nous devons <sup>63</sup> examiner dans leur constitution, et ainsi tester leur solidité, les pouvoirs supra-personnels<sup>64</sup> comme le mythe, la religion, l'art<sup>65</sup>, l'État, tout autant que le vécu des individus<sup>66</sup>, que ces pouvoirs déterminent également en partie<sup>67</sup>. Alors<sup>68</sup>, la philosophie est tout à fait proche de la vie et elle l'est précisément de nouveau aujourd'hui.

Kayser. On te concèdera tout cela sans problème. Et je sais maintenant ce que tu voulais dire en affirmant précédemment<sup>69</sup> que la philosophie doit comprendre la vie. Mais ce qui est décisif est bien le comment, ou pour l'exprimer tout autrement : la forme langagière de cette compréhension. Et là, je dois répéter que la philosophie reste toujours purement conceptuelle et qu'elle ne peut faire que des constatations formelles, tandis qu'elle doit renoncer aux contenus vivants des problèmes de vie. Et par là, je reviens à la littérature d'aujourd'hui. La manière qu'elle a de dire oui à la vie renferme un très net renoncement à ce qui est formel. Ce rejet est précisément une caractéristique de la littérature la plus récente, mais je ne ferai pas mystère de ce que cela a aussi en partie de très graves conséquences<sup>70</sup>, par exemple un manque de responsabilité langagière, de sensibilité au style, et ce qui domine en partie est un terrible débraillé au niveau de la langue<sup>71</sup>. Mais cela soit dit seulement en passant. Ce qui est décisif est qu'on voie la vie dans les expériences vivantes, dans l'actualité et dans le destin des masses. Ici donc, pour des raisons de principe, nos chemins semblent vraiment diverger l'un de l'autre.

<sup>62</sup> Le préfixe « pré-« a été barré à main par Weil.

<sup>63</sup> On pouvait lire avant la correction faite à la main par Weil entre les lignes : « comprendre dans leur constitution historique ».

<sup>64</sup> « supra-personnels » semble être dirigé contre Max Scheler pour lequel il n'y a précisément pas de supra-personnel (cf. note 73).

<sup>65</sup> Autant de domaines de la culture traités par Cassirer dans *La Philosophie des formes symboliques*.

<sup>66</sup> Face aux trois lignes qu'on vient de lire se trouve, en marge à gauche cette remarque de Kayser : « Pas clair [mot illisible] ! ».

<sup>67</sup> « que cette situation détermine » a été remplacé par Weil à la main par « que les pouvoirs déterminent également ».

<sup>68</sup> À l'origine, on trouvait « C'est pourquoi [...] ». Correction de Weil.

<sup>69</sup> « Précédemment » a remplacé « d'abord ». Correction de Weil.

<sup>70</sup> En face de ces deux dernières lignes, Kayser a écrit en marge à gauche : « À quoi pense l'auteur ? ». Mais curieusement, Weil a ajouté en dessous « Kl[aus] Mann, qu'il a barré à la main.

<sup>71</sup> Tenant compte des conditions spécifiques de la mise en forme d'un contenu, Kayser en appelle contre ceux qui écrivent mal à une responsabilité de la forme. Juste après la guerre, et sur ce point, critique envers l'expressionnisme, il avait déjà exigé que « la forme soit à nouveau la tâche de l'écrivain », in « Das Ende des Expressionismus », *Die Neue Merkur*, Jhrg. IV, Nr 4, 1920, pp. 251-258, ici p. 256.

Weil : Dans la mesure où tes propos renferment ici un reproche adressé à la philosophie, je le trouve non fondé. Ou je dirais qu'il y a vingt ou trente ans ce reproche avait encore quelques raisons d'être, mais pour la philosophie actuelle qui veut saisir les fondements de la vie non raisonnée, non réfléchie<sup>72</sup>, il ne vaut nullement. C'est par exemple l'intention philosophique de Heidegger. Ou pense seulement aux récents travaux de Max Scheler qui examinent la position de l'homme dans le cosmos ainsi que dans l'histoire<sup>73</sup>. Précisément ces deux philosophes – mais je pourrais en nommer encore d'autres – ne se satisfont nullement de constatations formelles<sup>74</sup>. On essaye de pénétrer dans une profondeur, à laquelle la littérature d'aujourd'hui renonce de son plein gré, puisqu'elle se contente de la surface de la vie. Elle aussi a une philosophie, mais celle-ci est très primitive. Tout compte fait, elle défend un point de vue philosophique<sup>75</sup> qu'une stupide philosophie populaire adopta il y a cinquante ans et que nous ressentons comme le niveau le plus bas de l'histoire de la philosophie, à savoir le niveau d'un matérialisme primitif qui n'admet que les choses et conditions extérieures et qui cherche à saisir à partir de là (en vain, me semble-t-il) toute forme de vie et tous les problèmes<sup>76</sup>. De par ce manque d'intériorité, de par ce matérialisme, la littérature actuelle, qui est si fière de son attachement à la vie et à l'époque, est sûrement beaucoup plus éloignée de la vie humaine à proprement parler que ne l'est la philosophie, laquelle, à partir de l'esprit, cherche à se frayer un chemin jusqu'à la vie, tandis que la littérature s'élève simplement l'esprit par-dessus bord et voudrait ainsi faire oublier que l'être humain est finalement aussi un être pensant<sup>77</sup>.

<sup>72</sup> On peut lire en marge cette remarque de Kayser : « Pour moi aussi, il y a là le rapport entre art, philosophie et occultisme ».

<sup>73</sup> Les derniers travaux en question étaient : *La situation de l'homme dans le cosmos* (op. cit.) et l'article qui l'a précédé « Die Sonderstellung des Menschen », 1927 (in Herrmann Graf von Keyserling [Hg.], *Mensch und Erde*, Bd. 8, 1927). L'idée même de l'homme et sa position particulière dans le monde se définirait par le fait de participer par des actes à l'esprit. Parler d'esprit supra-personnel n'a ainsi pas de sens pour Scheler. L'esprit est personnel et la personne est spirituelle. Scheler fonde ainsi son « personnalisme hiérarchique » pour lequel toutes les personnes forment un ordre dont le terme est Dieu, « la personne des personnes ».

<sup>74</sup> En ce qui concerne Heidegger, cela semble être une allusion claire à l'analytique du *Dasein* développée dans *Être et temps* (1927) et du rôle de l'angoisse, révélatrice de notre finitude.

<sup>75</sup> Voici la phrase qui suivait à l'origine : « que nous avons dépassé depuis 50 ans » . Correction de Weil.

<sup>76</sup> Le livre de Ludwig Büchner, *Kraft und Stoff. Empirisch-naturphilosophische Studien. In allgemeiner verständlicher Darstellung*, quoique paru en 1855, mais ayant connu d'innombrables rééditions, semble correspondre à ce que décrit Weil. On a par exemple souvent retenu de lui cette formule : « Sans phosphore, pas de pensées ».

<sup>77</sup> En marge, on lit cette remarque de Weil : « Pour le dire sérieusement : c'est incompréhensible même au poète dès qu'il ne le conçoit pas comme un être qui a des critères et qui s'oriente d'après eux ». Il est difficile de déterminer à quoi se réfère ici le « le » (l' « esprit » ?).

Kayser : Ce reproche fait à la littérature contemporaine est malheureusement juste, je l'ai fait suffisamment de fois dans mes livres et mes articles<sup>78</sup>. L'« Odysée de l'esprit », comme votre Schelling l'a dit un jour très poétiquement<sup>79</sup>, a malheureusement presque mené la littérature à manquer d'esprit<sup>80</sup> si bien que – dans un autre sens que le sens habituel – l'on doit dire que la littérature a rendu l'âme. Mais je me permets de te dire qu'on commence déjà à réagir à ce matérialisme que d'habiles écrivains font passer pour la dernière mode. Peut-être allons-nous au-devant d'une littérature qui est une sorte de nouveau<sup>81</sup> romantisme, et ceci également serait un risque dont nous ne voulons pas parler présentement<sup>82</sup>. Mais tenons-nous en à ce qui représente pour l'écrivain<sup>83</sup> son domaine de création propre : la langue, et là subsistent bien en tout cas les divergences de principe entre langue conceptuelle et langue vivante.

Weil : C'est précisément le cœur de la chose, et c'est bien ainsi. Philosophie et littérature ne doivent en aucun cas être la même chose. Je le répète encore une fois : ici, la tâche de configurer, là, la tâche de comprendre<sup>84</sup>. L'essentiel est que l'on comprenne le droit profond et divin de la création littéraire et du penser et que l'on ne parle de ces deux domaines que si l'on y comprend quelque chose. Mais malheureusement, le philosophe doit constater que les campagnes actuelles contre l'esprit ne sont souvent<sup>85</sup> rien d'autre que les cris d'ignorants<sup>86</sup>. Par là, on ne peut toutefois pas faire disparaître

<sup>78</sup> Kayser pense ici à tous ses articles parus dans la *Neue Rundschau*, Quant aux livres, à part son anthologie susmentionnée de jeunes poètes expressionnistes, *Die Verkündigung* (1921), un autre ouvrage en question pourrait être *Dichterköpfe*, Vienne-Leipzig, Phaidon Verlag, 1930.

<sup>79</sup> Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, *Système de l'idéalisme transcendantal*, 1801 : « Ce que nous appelons nature est un poème scellé dans une merveilleuse écriture chiffrée. Pourtant l'énigme pourrait se dévoiler si nous y reconnaissons l'Odysée de l'esprit qui, étrangement abusé, se cherchant lui-même, se fait lui-même, car à travers le monde sensible s'aperçoit le sens comme au travers de mots seulement, comme à travers une brume demi-transparente, seulement le pays de la fantaisie où s'en vont nos désirs ». C'était ici défendre une conception poétique et non pas scientifique de la philosophie.

<sup>80</sup> La version d'origine disait : « s'est malheureusement très rapproché en littérature du risque de perdre en esprit ». Correction de Weil.

<sup>81</sup> Une flèche vers le haut de la page indique : « Exemples, mais pas seulement de B[er]l[in] ! ». Ajout de Kayser.

<sup>82</sup> En marge à gauche, on lit deux noms : « Heuser, Hausmann ». Il s'agit de Kurt Heuser (1905-1975), écrivain allemand et scénariste qui a écrit pour la *Neue Rundschau*, et de Manfred Hausmann (1898-1986), effectivement un romantique allemand lyrique, auteur de romans et de ballades.

<sup>83</sup> Un astérisque renvoie à une remarque marginale écrite verticalement par Weil : « phil[osophie] la plus abstraite ».

<sup>84</sup> « saisir » a été à nouveau remplacé à la main à même le texte par « comprendre ». Correction de Kayser.

<sup>85</sup> « souvent » a été ajouté à la main à même le texte par Weil.

<sup>86</sup> La phrase qui suit (« Par là [...] qu'elle ») a été ajouté en bas du feuillet. Une flèche transversale fait le lien.

l'opposition : il se trouve, comme du l'as saisi à partir de la langue dans l'opposition du conceptuel et de qui configure la vie. Le poète ne sera jamais philosophe en tant que poète et le philosophe ne sera pas poète. Mais l'homme de la vie sera les deux pour autant que lui importe la culture, et l'art peut certes se tourner contre une forme de philosophie qui ne saisit pas entièrement l'homme, mais jamais contre l'esprit en tant que tel – sinon il manque l'esprit encore plus fâcheusement qu'elle.

Kayser : Au fond, ce qui importe vraiment, c'est que l'esprit relié au moi ainsi que le monde relié au vécu universel obtiennent justice dans notre création littéraire comme dans notre penser. L'art se trouve sûrement dans l'heureuse situation que Goethe a un jour formulée en ces termes : « C'est par l'art qu'on se débrouille le plus sûrement au monde et c'est par lui qu'on s'y relie le plus sûrement »<sup>87</sup>.

La conclusion manque<sup>88</sup>

---

<sup>87</sup> Johann Wolfgang von Goethe, *Werke* – Hamburger Ausgabe Bd. 6, Romane und Novellen I, *Die Wahlverwandschaften*, II, 5, 1809 (*Les affinités électives. Roman*. Traduction par Aloïse de Carlowitz, Lausanne, Éditions Rencontre, 1968).

<sup>88</sup> Ajout de la main de Kayser.